

Diagne Fall

MASS ET SALY

Chronique d'une relation difficile



encres
noires

L'Harmattan

Mass et Saly

Chronique d'une relation difficile

Encres Noires
*Collection dirigée par Maguy Albet
et Emmanuelle Moysan*

La littérature africaine est fortement vivante. Cette collection se veut le reflet de cette créativité des Africains et diasporas.

Dernières parutions

- N°367, Marcel NOUAGO NJEUKAM, *La vierge de New-Bell*, 2012.
N°366, Justine MINTSA, *Larmes de Cendre*, 2012.
N°365, Ralphanie MWANA KONGO, *La boue de Saint-Pierre*, 2012
N°364, Usmaan PARAYAA BALDE, *Baasammba maa Nibe nder koydol*, 2012.
N°363, Stéphanie DONGMO DJUKA, *Aujourd'hui, je suis mort*, 2012.
N°362, Nétó de AGOSTINI, *Immortels souvenirs*, 2012.
N°361, Epi Lupi ALHINVI, *Pays Crépuscule*, 2012.
N°360, Elie MAVOUNGOU, *Les Safous*, 2012.
N°359, Cosmos EGLO, *Du sang sur le miroir*, 2012.
N°358, AYAYI GBLONVADJI Ayi Hillah, *Mirage, Quand les lueurs s'estompent*, 2012.
N°357, Léonard Wantchékon, *Rêver à contre-courant*, 2012.
N°356, Lottin Wekape, *J'appartiens au monde*, 2012.
N°355, Kolyang Dina Taiwé, *La rupture ou les déboires d'une conversion*, 2011.
N°354, Blaise APLOGAN, *Gbêkon, je journal du prince Ouani*, 2011.
N°353, Sa'ah François GUIMATSIA, *Des graines et des chaînes*, 2011.
N°352, Sémou MaMa DIOP, *En attendant le jugement dernier*, 2011.
N°351, Lottin WEKAPE, *Montréal, mon amour*, 2011.
N°350, Boureima GAZIBO, *Les génies sont fous*, 2011.
N°349, Aurore COSTA, *Les larmes de cristal. Nika l'Africaine III*, 2011.
N°348, Hélène KAZIENDE, *Les fers de l'absence*, 2011.
N°347, Daniel MATOKOT, *La curée des Mindjula. Les enfants de Papa*, 2011.
N° 346, Komlan MORGAH, *Étranger chez soi*, 2011.
N°345, Matondo KUBU TURE, *Des trous dans le ciel*, 2011.
N°344, Adolphe PAKOUA, *La République suppliciée*, 2011.
N°343, Jean René OVONO MENDAME, *Les zombis de la capitale*, 2011.
N°342, Jean René OVONO MENDAME, *La légende d'Ebamba*, 2011.
N°341, N'do CISSÉ, *Les cure-dents de Tombouctou*, 2011.

Diagne FALL

Mass et Saly

Chronique d'une relation difficile

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2013
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-336-00640-6
EAN : 9782336006406

*Au regretté père Moustapha Fall.
Que la terre de Pikine lui soit légère.*

Un squelette vivant hantait cette maison abandonnée, située aux alentours des filaos qui bordent la côte marine de Guédiawaye. Ses cheveux ébouriffés, ses yeux battus et sa barbe hirsute lui conféraient un air de démon échappé des gorges de l'enfer. Son refuge aurait pu porter l'épithète : « Ci-gît Mass Diop comme un rat mort. » Les murs de cette demeure étaient lugubrement lézardés. D'un mince grillage, recouvert de rouille, filtrait une certaine lumière solaire qui éclairait faiblement cette pièce sinistre, sale et sordide.

Et lui ! Le misérable ! Hanté par l'acte qu'il avait commis, recherché par la police, il était prostré sur un empilement de briques recouvert de vieux cartons, et il fixait le plafond d'un regard immuable, hagard et hanté.

Naguère dans une enfance tranquille, aujourd'hui empêtré dans des difficultés, qu'en sera-t-il demain ? Des épines ou des fleurs ?

« Suis-je entouré de forces occultes qui se sont liguées pour me détruire ? » n'avait-il de cesse de s'interroger.

Chapitre I

Tante Aïda venait de sortir des affres d'une maladie de deux mois. Une asthénie tenace, conséquence d'efforts intenses cumulés, avait fini par la clouer au lit. Abattements, insomnies, maux de tête étaient les séquelles persistantes qui l'empêchaient de vaquer décemment à ses charges habituelles. Le médecin avait conseillé une hospitalisation pour procurer à son organisme la relaxation nécessaire et partant refaire le plein d'énergie.

Durant cette période, Mass s'était acquitté de toutes les dépenses occasionnées par la maladie et de celles qui étaient dues au fonctionnement de la maison. Maintenant que la grabataire semblait jouir d'une amélioration de sa santé et puisqu'une rechute n'était pas à écarter, Mass était d'avis que cette brave femme qui l'avait élevé devait trouver le repos qui sied à son âge.

D'un embonpoint avéré, Tante Aïda était grande et solide. Sa démarche, légèrement boitillante, ne l'empêchait nullement d'être gracieuse. Elle présentait des vestiges d'un passé où elle avait été charmante. Jeune fille, elle passait pour la déesse de sa contrée. Elle s'était mariée à trois reprises ; mais elle n'avait jamais eu d'enfants. Cet échec de ne pas pouvoir remplir la fonction naturellement attendue du « féminin-maternel », elle l'avait vécu douloureusement. Dans son village d'origine, quelque part au centre du pays, ses proches détournaient leurs regards pour ne pas voir son visage dénaturé par le désarroi, chaque fois qu'une nouvelle naissance était annoncée.

En elle, des questionnements itératifs d'angoisse et de culpabilité se manifestaient chaque jour. « Qu'ont-elles de plus que moi pour perpétuer la lignée de leur mari et laisser sur cette terre une trace vivante ? Pourquoi moi ? Qu'ai-je fait pour mériter pareil sort ? Qu'est-ce que je paye ? »

À ses souffrances personnelles, s'ajoutaient l'intolérance et la stigmatisation d'une société, qui, traquant les manquements, ne pouvait absoudre celui-ci. L'accouchement est l'unique

source de renouvellement de l'espèce humaine et, subséquemment, il permet à la femme d'avoir la considération et le respect du milieu. Gare à celle qui en fait fi ! Tante Aïda avait beaucoup enduré dans sa propre famille et dans celles de ses différents époux. À son passage, on disait souvent : « Voilà des années qu'elle est mariée et elle n'a pas encore enfanté ! »

On chuchotait sur sa maladie dans les cérémonies de baptême, de tontine et de deuil. Les jeunes femmes mariées, pas encore enceintes, allaient jusqu'à l'éviter par peur d'être contaminées par les mauvais esprits, ces incubes jaloux et possesseurs qui, disait-on, infestaient massivement le bas-ventre de Tante Aïda.

Les persiflages étaient aussi de mise, avec de petites phrases assassines, assénées avec le sourire aux lèvres. Cependant, elle avait, au fil du temps, appris à garder son calme et à regimber contre l'envie de répondre aux provocations. C'était même dans sa douce nature de retenir son irritation face aux débauches de méchancetés ou face à n'importe quelle contrariété. Mais, pour ne pas s'exposer aux quolibets, elle évitait autant que possible les lieux où on lui disait des horreurs en la vouvoyant, ne sortant qu'en cas de nécessité irréductible.

Son dernier mari avait eu recours à plusieurs marabouts et autres guérisseurs traditionnels. Solidaires entre époux, ils avaient expérimenté toutes les thérapies possibles et imaginables à leur portée. Combien d'offrandes en noix de cola, lait caillé, sucre, œufs... n'avaient-ils pas accomplies ! Combien de coqs, veaux, moutons et bœufs n'avaient-ils pas immolés ! Sans oublier les lavages et bains purificateurs, à des heures indues de la nuit, avec des mixtures gluantes et épaisses qui collaient des jours durant à la peau et qui étaient censées chasser les mauvais esprits.

Un rebouteux osa même demander l'aval du mari pour coucher avec elle, durant sept jours francs afin, disait-il, de débusser les esprits malins qui bloquaient la fécondité de la dame...

Après avoir fait la ronde des guérisseurs coutumiers de la localité et des environs, le troisième époux décida de l'emmener à Dakar pour confronter cette tenace maladie à la technicité de la médecine moderne. « L'homme blanc, avec son savoir et ses appareils performants, peut guérir toutes les maladies ! » déclarait-il souvent.

L'incapacité de procréer étant sans distinction de sexe, les médecins décidèrent de faire des analyses du couple. Mais le mari déclina la proposition, arguant qu'il avait déjà fait preuve de fécondité avec des enfants nés d'un premier mariage.

Un vaste savoir fut déployé, allant des prélèvements vaginaux à l'échographie, de l'analyse du sang aux relevés de pH, sans oublier les dosages hormonaux. Ainsi toutes les facettes de la médecine moderne, en la matière, permirent d'aboutir à la conclusion que Tante Aïda était dans l'impossibilité irréversible d'enfanter !

Cette sentence médicale implacable ne fit pas démordre ce mari, assurément doté de qualités humaines extraordinaires, qui aimait cette femme et qui voulait la conserver pour le meilleur et pour le pire, contrairement aux deux précédents époux qui ne pouvaient supporter le pire de l'infécondité.

Mais Tante Aïda refusa. Elle était fatiguée des pressions conjugales et sociales de toutes sortes. L'alternative qu'elle s'offrit fut de ne plus retourner au village et de rester dans la capitale pour se fondre dans l'incognito de la conurbation dakaroise. Elle élut alors domicile dans ce grand quartier de la Médina, où, pensait-elle, personne ne la connaissait et donc personne n'aurait à deviser sur sa maladie.

Le destin avait certes obstrué la porte de la maternité, mais il avait, dans des circonstances dramatiques, ouvert une fenêtre de l'adoption et placé sous sa tutelle un enfant du nom de Mass Diop. Tante Aïda aimait cet enfant plus que tout au monde, car il comblait le vide de celui qu'elle ne pouvait pas concevoir.

*** **

Jusque vers ses quatorze années, Mass avait passé une existence rieuse, insouciant, à l'abri du besoin, toujours aux basques de Tante Aïda qu'il appelait mère. Son enfance s'était déroulée sereinement, jusqu'au jour fatidique où tout bascula.

Au détour d'un échange de propos malveillants, lors d'une séance d'agression verbale mutuelle, on lui fit une curieuse révélation : « Tu es un enfant illégitime, né hors mariage ! Tu ne connais pas ta vraie mère, ni ton père... Personne ne sait de qui tu es le fils ! »

Ce jour-là, Mass affrontait un belliqueux jeune garçon nommé Daour. Un lourd silence s'abattit alors sur l'assemblée de garçons témoins de ces insultes réciproques.

Son désappointement fut immense. Il alla rapidement retrouver celle qu'il croyait être sa mère, en lui répétant mot à mot les dires de l'impudent Daour. L'hébétement et les hésitations de Tante Aïda finirent par le convaincre de l'exactitude de tels propos. Le choc fut infini. Celle-là même qu'il appelait mère depuis sa plus tendre enfance ne l'était pas !

L'équilibre dans lequel baignait jusqu'à présent sa vie fut rompu... Le manque de parents le gagna peu à peu. Il fut profondément touché par le chagrin.

En ce bas monde, où chacun cherche à triompher de lui-même et des autres et d'où personne ne sortira vivant, subir une angoisse identitaire, dès la prime jeunesse à l'âge de la puberté, ne sera pas pour faciliter l'existence...

Lorsqu'il s'enhardissait à obtenir des renseignements sur ses ascendants directs, Tante Aïda se murait derrière le silence, se bornant à la thèse d'un accident qui aurait tué ses deux parents, juste après sa naissance.

Mass était troublé par ce secret qui entourait sa venue au monde, et il en voulait un peu à cette femme qui lui cachait la vérité sur ses origines. Souvent, il restait taciturne ne lui adressant la parole que sporadiquement pour les salutations d'usage ou pour réclamer un besoin incompressible. Mais, au fond de lui-même, il la respectait, car il n'était pas ingrat ; il connaissait tous les sacrifices que cette femme avait consentis

pour l'élever. Certes, il n'était pas né de ses flancs, mais elle l'avait aimé et éduqué comme un fils réel. Jamais il n'avait ressenti qu'il était en fait un fils putatif... Tout ce qu'il désirait, c'était de connaître sa provenance, ses racines, donc une traçabilité d'appartenir à un ensemble de personnes appelé famille, pour mieux s'accrocher dans cette vie de galère et se sentir plus en sécurité. Avait-il des frères, des sœurs, des oncles et des tantes ? Comment avait-il atterri entre les mains de cette brave femme ? Tout cela le bouleversait. Il fallait qu'il sache. Il avait le droit de savoir...

Cependant, Tante Aïda jugeait en son âme et conscience qu'elle ne pouvait pas lui dire la vérité... Elle était trop lourde à porter pour un enfant aux frêles épaules ! Lui révéler qu'il était né de père inconnu et que sa mère avait rendu l'âme en lui donnant la vie. Non ! Au contraire, elle avait jugé nécessaire de mentir, de lui livrer une version moins tragique à laquelle le jeune garçon s'accrocherait pour la construction de son identité...

Il arrivait souvent à Mass, avant de s'endormir, de fantasmer sur un père valeureux auquel il s'identifiait et sur une mère sainte, pleine de tendresse et d'affection. Il lui arrivait aussi de penser que ses deux parents l'avaient trahi en l'abandonnant. Pourquoi ?

Diverses spéculations emplissaient son esprit. Il en voulait alors à ces deux êtres qui, l'ayant mis au monde, étaient coupables d'avoir délaissé la chair de leur chair.

Il n'était pas le premier enfant à ne pas connaître ses parents et il ne serait certainement pas le dernier. Il avait souvent écho d'histoires de nouveau-nés jetés dans des poubelles, de même que des bébés abandonnés devant les hôpitaux ou devant une maison. Durant ces moments où il se croyait délaissé et jeté à la rue par ses parents, l'appréhension que Tante Aïda ne l'abandonne, elle aussi, un jour, l'envahissait...

Ce déséquilibre identitaire l'affecta à un degré tel qu'il commença à s'absenter de la maison et à fréquenter la rue comme un révolté en manque de repères. Dans la rue, il trouva des enfants de son âge et de son quartier, qui n'allaient ni à

l'école ni dans un lieu de travail. Ces enfants passaient leur temps à errer dans la ville, surtout dans les gares ferroviaires et routières et à hanter les abords des salles de cinéma.

À l'école de la rue, Mass avait appris à ferrailer avec les autres, à donner et à recevoir des coups, surtout durant les batailles rangées entre bandes rivales. Leur chef de bande, Malik alias « Milk Jo », alias « X », était un grand gaillard, toujours pieds nus, aux réactions violentes et déconcertantes. « Milk Jo » enjoignait à ses ouailles de lui verser chaque jour la modique somme de vingt- cinq francs, sous peine de punition sévère. La bande à Malik n'avait pas totalement élu domicile dans la rue. Ses éléments rentraient chaque soir à la maison, sans manquer de revenir en milieu de journée pour se restaurer.

Le groupe de Mass se différençait de celui d'autres jeunes garçons laissés à eux-mêmes qui vivaient totalement dans et de la rue, et qui maniaient le couteau comme des délinquants aguerris. Ces enfants étaient identifiables par leurs habits sales, la morve au nez, le corps rongé par la vermine et la crasse. Ils avaient atterri dans la rue à cause de plusieurs facteurs relevant de la pauvreté, de la perte de repères, de la désintégration du noyau familial et parfois de la fugue. C'étaient surtout de jeunes talibés battus à mort par les sbires du marabout. Les plus débrouillards parmi ces « enfants de la rue » se construisaient des abris de fortune sous les ponts avec des cartons ou des tôles métalliques pour se prémunir contre l'inclemence des intempéries. La plupart d'entre eux utilisaient des substances psychotropes, notamment des médicaments et des drogues à leur portée, sans se passer de l'usage abusif de la cigarette.

Ils utilisaient beaucoup les dérivés industriels plus accessibles, comme le diluant pour peinture que l'on pouvait acheter dans n'importe quelle quincaillerie de la place. Ils en imbibaient alors un peu un morceau de tissu pour humer les puissantes émanations qui leur faisaient tourner la tête, créant ainsi une euphorie enivrante inhibant la dure réalité de leur quotidien. Pour se nourrir, ils gueusaient par les chemins et faisaient aussi de petits travaux dans les marchés, comme porteurs de colis ou balayeurs, utilisant néanmoins toutes les

occasions possibles pour se comporter comme des larrons en foire.

Mass n'aimait pas le contact avec ces véritables enfants de la rue, qui ne lui inspiraient aucune sympathie. Au gré de leurs vagabondages, son groupe se défoulait dans les rues de Dakar, mais ne s'adonnait ni à la drogue ni au vol systématique.

La bande de « Milk Jo » adorait la chasse aux pigeons sauvages. Après une bonne grillade, ils pénétraient dans des vergers pour voler des mangues. Souvent, ils allaient au camp militaire de Colobane, à l'heure de la gamelle. Certaines recrues de l'armée, en manque de tendresse, ne donnaient le surplus de leur repas qu'après avoir savouré une description détaillée, faite par les enfants, des attributs physiques de leurs sœurs. Il fallait insister sur la beauté et sur les rondeurs. Mass aimait particulièrement venir dans ce cantonnement de l'armée ; il s'amusait beaucoup à créer une sœur fictive dont le portrait faisait plaisir à une personne âgée.

Consciente du fait que Mass était sur la pente glissante qui mène directement sur le mauvais chemin, Tante Aïda cessa de le chapitrer continuellement. Elle redoutait que son enfant ne développe une résistance contre les remontrances et devienne têtu comme une mule. Elle le confia alors Fréquemment, il ne rentrait qu'au soleil couchant, les habits sales et en charpie, à cette heure redoutée, dite du crépuscule des crapules, où, selon la tenace croyance populaire, des hordes démoniaques surgissent des enfers pour attaquer les traînants.

Tante Aïda se posait des interrogations sur cette nouvelle vie de Mass et elle ne cessait de le morigéner. Ce qui alarmait surtout la dame, c'étaient les préjudices causés par la portée du lance-pierres de Mass. Un engin que le garçon affectionnait particulièrement. Il l'avait confectionné lui-même en liant d'épaisses lanières de caoutchouc à l'Y d'un bois blanc dont la symétrie était parfaite. Un jour, Mass abattit l'un des pigeons du voisin avec une précision effrayante... Un conflit de plus avec l'entourage comme à son habitude.

Le quartier commençait à se méfier de ce garçon qui était soudainement devenu agité, indiscipliné et querelleur. On ne le reconnaissait plus.

Quelque temps après, Mass disparut durant deux jours. Tante Aïda, dans tous ses états, fit appel à l'un de ses voisins serviables pour retrouver son enfant.

Après avoir fait le tour des hôpitaux et commissariats de police, Doudou Kane finit par le dénicher à la gare routière de Dakar, en compagnie de jeunes voyous. « J'ai l'impression que cet enfant vit dans un autre monde, dit-il à Tante Aïda. J'ai peur qu'il ne rompe définitivement les amarres. » au même Doudou Kane pour lui inculquer les rudiments du métier de maçon.

Mass déserta alors les rues, au grand dam de ses copains, pour se consacrer assidûment à ce métier. Il trouva dans sa nouvelle occupation un refuge contre l'angoisse existentielle causée par le tabou entourant ses origines. Il allait se défouler non plus dans la rue, mais en quelque sorte dans son travail. Et, au fond de lui, il sentait que cette activité l'aiderait, durant toute sa vie, à construire son être et à exister.

Au début, il se bornait à effectuer des travaux subalternes. Il faisait les courses, ramassait les ordures et rangeait le matériel. Mais il apprenait vite et assimilait son métier avec une étonnante facilité. Il écoutait et appliquait scrupuleusement les conseils et directives du patron. Au fil du temps, on l'incorpora dans l'exécution de gros œuvres. Son univers n'était plus celui de la rue, mais celui du maçon fait de ciment, de briques et de béton armé...

*** **

« Le Populaire », tel était le surnom de la maison, où Tante Aïda avait loué une chambre durant une dizaine d'années pour elle et Mass. Il y avait dans cette maison des familles entières allant de l'aïeul à l'arrière-petit-fils. Les enfants grouillaient partout. On entraînait et sortait sans discontinuité, se faufilant par les deux portes et les trois cours. On se querellait, on se réconciliait, mais on s'entraînait aussi. Il y avait toujours dans cette maison du bruit et des odeurs fortes.